

n'est dans l'esprit qui n'ait passé par le sens, est un axiome qui n'est vrai qu'à l'égard des traces et des images que les objets extérieurs impriment dans les organes, mais non à l'égard des objets de l'intelligence et des idées intérieures par lesquelles nous jugeons les rapports des sens. Les sens ne sont que l'instrument de quelques-unes des idées de l'âme, mais non la cause efficiente de ses perceptions. L'âme, dès le moment de sa création, a des idées innées qui ne dépendent pas des corps, qui sont propres à elle seule, des idées qui par leur nature, sont vraies, éternelles, immuables, qu'elle développe plus ou moins par la suite de ses réflexions, mais qu'elle ne change pas. C'est au fond toujours la même raison qui agit. L'idée de perfection, d'être, d'infini, c'est-à-dire de Dieu, les idées originales du beau et du bon, voilà, selon l'abbé Genest, les principales idées naturelles de l'âme. Les choses sensibles les réveillent, mais ne les font pas naître dans l'entendement. A l'appui de l'origine et des caractères de ces idées, il cite Platon et l'ancienne doctrine de la préexistence des âmes. Cette lettre, d'une certaine étendue, est excellente pour le fond et pour la forme, pleine de convenance, de respect, d'affection, malgré les critiques, pour un de ses anciens maîtres en Descartes, et mérite une place à l'abbé Genest parmi les meilleurs disciples de Descartes et de Malebranche.

Le célèbre cardinal, pour lequel l'abbé Genest professe une admiration un peu exagérée, a vécu longtemps après lui. Les vers qu'il récitait étaient les fragments d'un poëme qu'il ne devait jamais entièrement achever, et qui ne fut publié qu'après sa mort. Nous croyons donc plus convenable de pas parler encore du cardinal de Polignac, et de le placer avec les cartésiens et les malebranchistes du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XIX

Cartésiens et malebranchistes chez les bénédictins. — Dom François Lamy. — Sa vie. — Son goût pour la dispute. — Polémique contre Bossuet. — Contre Arnould. — Défense des causes occasionnelles contre Régis, Fontenelle et Leibniz. — Polémique contre Malebranche au sujet du pur amour et de la Providence. — Imitation de Malebranche comme moraliste et écrivain. — Excellentes réflexions sur les difficultés et les facilités de la connaissance de soi-même. — Dieu auteur de toute action et de toute pensée. — Doutes sur certains détails de la vision en Dieu. — *Réfutation de Spinoza par l'inspection de la nature humaine*. — Foi du P. Lamy dans l'excellence et l'utilité de la métaphysique. — Le P. André malebranchiste chez les jésuites. — Ce qu'il eut à souffrir de son Ordre pour cause d'attachement à Descartes et à Malebranche. — Admiration du P. André pour Malebranche. — Plan de son *Histoire de la philosophie de Malebranche*. — Opposition avec l'empirisme de son Ordre. — Fanatisme et intolérance de ses supérieurs. — Formulaire philosophique qui lui est imposé. — Belle profession de foi idéaliste et malebranchiste. — Ses Œuvres philosophiques. — *Discours sur l'homme*. — *Discours sur le beau*. — *Réfutation des pyrrhoniens en matière de beauté*.

Malebranche et Descartes ont eu aussi des disciples chez les bénédictins où on rencontre, comme chez les oratoriens, plus d'un esprit libéral, indépendant et ami de la philosophie. Je me borne à rappeler Mabillon et le *Traité des études monastiques*, si favorable à la philosophie cartésienne, Desgabets et Antoine Gallois, qui, comme nous l'avons vu, étaient tous deux bénédictins, et qui se compromirent par leurs explications cartésiennes de l'eucharistie. Nous avons maintenant à faire connaître dans cette même congrégation, un autre malebranchiste, dom François Lamy (1). D'abord François Lamy embrassa la pro-

(1) Né en 1636, au château de Monthyveau, en Beauce, dont il porta

fession des armes; mais bientôt, entraîné par la piété et par son goût pour l'étude, il quitta les camps pour le cloître, et entra chez les bénédictins de Saint-Maur, où il régenta la philosophie avec éclat. Élevé aux premières dignités de l'Ordre, il s'en démit, au bout de peu d'années, et se retira à l'abbaye de Saint-Denis, où il composa la plupart de ses ouvrages et finit sa vie.

On dirait qu'il a transporté dans le cloître quelque chose de l'humeur guerroyante des camps. Nous le voyons tour à tour en guerre contre Duguet, contre l'abbé de Rancé, contre Bossuet, contre Arnauld, contre Nicole, contre Leibniz, contre Fontenelle, contre Malebranche lui-même, son maître (1). Laissons de côté les discussions, purement théologiques, ou étrangères à la philosophie, dans lesquelles s'est jeté dom Lamy, telles que les discussions sur les prières de l'Église, sur les études monastiques, sur l'Ordre des bénédictins, et sur la rhétorique qu'il condamne sévè-

le nom tant qu'il demeura dans l'état séculier. Capitaine de cheval-légers, il fut grand duelliste; et renommé pour une botte, qu'on appelait dans l'armée, la botte de Monthyveau. C'est à la suite d'un duel où il avait failli perdre la vie, qu'il se convertit et entra dans la congrégation de Saint-Maur. Il mourut à l'abbaye de Saint-Denis, en 1711. Voir pour sa vie la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, Paris, 1736, 2 vol. in-8, et un manuscrit de la bibliothèque de Lyon par l'abbé Tricault, n° 847.

(1) Voici le portrait peu flatté qu'en fait le P. André, à propos de sa querelle avec Malebranche au sujet du pur amour: « Il avait un peu de ce qu'on appelle précieux, un peu vain, présomptueux, aimant à briller, imaginaire, délicat et sensible, assez philosophe, et qui eût pu même passer pour un bel esprit, s'il eût eu ce goût naturel et sensé qui doit être la première règle d'un écrivain; mais il a le style si affecté, si haut et si bas, si chargé de phrases, et si plein de faux brillant qu'il en devient fade et dégoûtant; il déplaît, en un mot, parce qu'il veut trop plaire. Grand copiste de Malebranche, il fait partout le méditatif, mais il le copie sans lui ressembler. Il prend jusqu'à ses tours, ses idées, ses expressions, mais en demeurant toujours lui-même, petit, superficiel, saisissant mieux les effets que les principes des choses, heureux néanmoins quelquefois dans ses pensées, lorsqu'il peut descendre jusqu'au naturel, etc. » Mss de Troyes.

rement, prise au sens mauvais où l'entend Malebranche (1), pour ne parler que des disputes qui ont un rapport plus direct avec la philosophie, avec Descartes ou Malebranche.

La satisfaction, que Jésus-Christ fait par ses souffrances à la justice divine, supplée à la satisfaction que les damnés lui font pour leurs péchés; telle est la proposition bizarre qui le met aux prises avec Bossuet. En vain, dans la discussion, lui donne-t-il une forme géométrique, prétendant la déduire des principes de Malebranche sur l'ordre, et sur l'amour de Dieu pour lui-même, Bossuet n'en persiste pas moins à la condamner sévèrement, tout en adoucissant cette condamnation par les égards et l'estime qu'il témoigne pour sa personne.

La thèse philosophique, que Lamy a soutenue toute sa vie, et par où il se montre bon malebranchiste, est celle de l'existence d'une raison universelle et divine et de la vue des vérités absolues en Dieu. Il ne peut supporter qu'Arnauld l'attaque dans sa *Dissertatio bipartita*, et il vient bravement au secours de Nicole ébranlé par la critique d'Arnauld, en lui envoyant une réponse *justa molis* par l'étendue, comme dit Nicole, et écrite *duriuscule*, parce que c'était, ajoute-t-il, une de ses opinions favorites. Arnauld y répondit par les *Règles du bon sens* (2). Plus tard, dans

(1) *La Rhétorique de collège trahie par son apologiste* dans son *Traité de la véritable éloquence* contre celui *De la connaissance de soi-même*, Paris, 1704. Cet apologiste est M. Gibert, professeur de rhétorique au collège des Quatre-Nations, dont le livre était intitulé: *De la véritable éloquence, ou Réfutation des paradoxes sur la véritable éloquence* avancés par l'auteur *De la connaissance de soi-même*, in-12, Paris, 1703. Il y soutient que l'explication physique des passions, telle qu'elle est dans Descartes, est parfaitement inutile à l'orateur pour lui apprendre à les exciter. Boileau, dans une lettre à Brossette, du 30 septembre 1706, traite fort mal la rhétorique de Lamy: « J'ai lu un livre de lui sur la rhétorique où, à mon avis, tout ce qu'il peut y avoir au monde de mauvais sens est rassemblé. »

(2) *Ou Remarques sur une dissertation contre le sentiment de Huygens sur ce que nous voyons la vérité en Dieu.*

une lettre à Arnauld (1), Lamy s'excusa de cette vivacité dont celui-ci, d'ailleurs, ne lui garda pas rancune. Défenseur de Nicole pour la doctrine de la vue de la vérité en Dieu, il est au nombre des adversaires de son système sur la grâce générale.

Il a répliqué aux *Doutes* de Fontenelle sur les causes occasionnelles (2), et combattu l'harmonie préétablie de Leibniz (3). La difficulté de concevoir que des lois mécaniques générales puissent produire des effets si variés, l'incompatibilité avec la liberté, et surtout l'énergie, distincte de celle de Dieu, que Leibniz attribue aux créatures, voilà les trois principales objections de Lamy contre l'harmonie préétablie. Il défend les causes occasionnelles contre le reproche d'exiger des miracles perpétuels, par la raison qu'il n'y a pas de miracles, dès qu'il y a une loi. Mais, selon Leibniz (4), pour qu'il n'y ait pas de miracle, il ne suffit pas qu'il y ait une loi, il faut encore que Dieu donne aux créatures une nature capable d'exécuter ses ordres.

Nous venons de le voir défendre Malebranche contre Bossuet, Arnauld, Fontenelle, Leibniz, nous allons le voir maintenant prendre parti contre lui dans la question du pur amour.

Lamy a pris en effet la défense du pur amour contre Bossuet, et s'est déclaré en faveur de Fénelon dont il était l'ami intime, et avec lequel il entretenait une correspondance habituelle. Il est curieux de voir l'auteur des

(1) Œuvres d'Arnauld, t. III, p. 669, année 1693.

(2) *Lettres philosophiques sur divers sujets importants*, in-12. Trévoux, 1703.

(3) *De la connaissance de soi-même*, 2^e édition, 4 vol. in-12. Paris, 1701. La critique de l'harmonie préétablie exposée par Leibniz, dans le *Journal des savants*, août 1696, se trouve à la fin du second volume.

(4) Voir cette réplique de Leibniz dans le *Journal des savants*, juin 1709, ou dans l'édition de ses Œuvres philosophiques, par Erdmann, p. 450.

(5) L'abbé Brillon ayant attaqué la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini Voir le *Journal des savants*, 10 janvier 1701, Lamy a répondu par une lettre dans les *Mém. de Trévoux*, janvier février 1701.)

Maximes des saints chercher à modérer, dans son ami, les excès d'une spiritualité qui lui étaient si vivement reprochés à lui-même. D'après la plupart des biographies, et d'après une lettre de Fénelon, Lamy aurait encore eu avec Malebranche une autre polémique au sujet du *Traité de la Nature et de la Grâce*, que ses supérieurs lui défendirent de continuer. Cependant Malebranche, qui sans doute ignorait cette défense, continua d'écrire contre Lamy condamné au silence, ce dont Fénelon le blâme sévèrement dans une lettre à Lamy : « Je ne comprends pas comment le P. Malebranche veut écrire contre un auteur auquel on a fermé la bouche. L'amour-propre bien éclairé sur ses intérêts suffirait pour ne prendre jamais un si mauvais parti (1). »

Mais quelles que soient les dissidences particulières de Lamy, si prompt à la dispute, avec son maître Malebranche, il ne s'en montre pas moins généralement pénétré de son esprit et de ses doctrines, à tel point que sans cesse il le reproduit et l'imité, non-seulement pour les idées, mais même pour le langage. Son ouvrage le plus considérable, la *Connaissance de soi-même*, est une imitation de la *Recherche de la vérité*. Il y a, dans la *Connaissance de soi-même*, une partie métaphysique; mais ce qui domine, c'est la partie morale, l'étude du cœur humain, des passions, des mobiles de l'amour-propre, des illusions des sens et de l'imagination. A chaque page on rencontre des imitations et des réminiscences de la *Recherche de la vérité*. Les sciences d'érudition et la rhétorique n'y sont pas moins maltraitées. Lamy suit Malebranche pas à pas dans l'analyse des pernicieux effets de l'imagination, non-seulement sur le moral, mais sur le physique. Malebranche a vu un enfant né avec une mitre et avec la figure d'un saint Nicolas que sa mère avait contemplée pendant sa grossesse; Lamy a vu un jeune homme qui, pour la même cause, portait les traits de Jésus-Christ crucifié. Malebran-

(1) *Histoire de Fénelon*, par M. de Beausset, 2^e édit., 2^e vol., livre 4. Cette lettre est de 1700.

che insiste sur les dangers de cette prétendue illusion des sens qui nous fait rapporter aux objets les qualités sensibles, et il attend le plus grand bien pour la morale d'une philosophie qui détruit radicalement cette illusion. Lamy de son côté se flatte qu'on ne se laissera plus aussi facilement séduire par un beau visage, quand on saura que ce n'est en réalité qu'un peu d'étendue, et que cette couleur rose et blanche, qui nous charme, ne lui appartient pas.

Signalons les excellentes réflexions, par lesquelles il débute, sur l'utilité et l'importance, sur les facilités et les difficultés de la connaissance de soi-même. Il semble, dit-il, que ce ne soit pas une grande entreprise que celle de se connaître soi-même; il n'est pas besoin d'aller au loin, il ne s'agit que de demeurer chez soi. En effet l'âme chargée d'acquiescer cette connaissance en est elle-même l'objet, elle est tout ensemble le soi-même qui doit être connu et le soi-même qui doit connaître; jamais un seul instant elle ne se perd de vue. Comment donc se connaît-elle si peu? Lamy explique très-bien ce paradoxe. En même temps que chaque pensée se fait sentir elle-même, elle présente un objet qui nous applique plus que la pensée, parce que ce qui est nouveau nous frappe plus que ce qui est ordinaire. En outre, nos pensées et nos sensations étant supposées venir du dehors, nous font sortir de nous-mêmes, loin de nous y faire rentrer. Ce préjugé est, selon Lamy, un des grands obstacles à la connaissance de soi-même. Mais il en est d'autres encore, comme l'inattention et toutes ses causes, contre lesquels sont impuissants les retours et les raisonnements passagers d'une philosophie abstraite, et dont on ne peut triompher que par un changement complet dans la vie et dans les habitudes. Il montre dans le monde une véritable conjuration contre la connaissance de soi-même, un art réel de se méconnaître et de se fuir soi-même qu'il analyse avec beaucoup de finesse. Non-seulement dans le monde, mais jusque dans le cloître, il signale de nombreux fuyitifs de soi-même. A cet art dangereux de se méconnaître, opposer l'art salutaire de

se connaître, est l'objet du livre tout entier. Ce n'est pas seulement une imitation métaphysique, mais une imitation littéraire de la *Recherche de la vérité*. Quoique Lamy demeure bien au-dessous de son modèle pour la grâce exquise, et surtout pour la mesure et la sobriété, on peut en extraire, comme l'a fait M. Damiron, plus d'un passage qui rappelle les bons endroits de la *Recherche*.

La métaphysique du P. Lamy est plus particulièrement contenue dans les *Premiers Éléments* (1), où il résume les sentiments de Malebranche sur l'âme et le corps, et sur Dieu considéré comme l'auteur de l'union de l'âme et du corps. Il suit Descartes partout où Malebranche le suit, il s'en écarte partout où Malebranche lui-même l'abandonne. Ainsi, après avoir établi, conformément à Descartes, la distinction de l'âme et du corps, après avoir placé l'essence de l'âme dans la pensée, il prétend que nous connaissons l'âme par le seul sentiment. Que devient donc le *Je pense, donc je suis* de Descartes? Lamy attribue, contre toute vérité, à Descartes de n'avoir pas fondé son existence sur l'idée claire de la pensée, mais sur le sentiment intérieur de l'actualité de la pensée.

Aucun cartésien n'a poussé plus avant le principe, que Dieu est la seule cause efficiente, l'unique vraie cause de tout ce qui est réel. Il a même prétendu en donner une démonstration, sous forme géométrique, dans une de ses *Lettres philosophiques*. Aussi Bayle cite-t-il le bénédictin Lamy, qu'il estime un des plus forts cartésiens de France, parmi les philosophes par lesquels prend le plus de force l'objection de la création continuée contre la liberté (2). C'est à Lamy que Leibniz écrit : « Celui qui soutient que Dieu est l'unique acteur pourra aisément se laisser aller jusqu'à dire que Dieu est l'unique substance. » Comme Ma-

(1) Ou *Entrée aux connaissances solides, en divers entretiens, proportionnée à la portée des commençants et suivie d'un Essai de logique*, in-12, 1706.

(2) Réponse à un Provincial, chap. cxli.

lebranche, Lamy définit l'union entre l'âme et le corps : une exacte et nécessaire correspondance entre deux êtres, dont l'efficacité des volontés divines est la seule cause effectrice.

Dieu est l'auteur de toutes les idées comme de tous les mouvements. Sur cette question des idées, Lamy met en regard les deux sentiments qui, de son temps, ont fait le plus de bruit, d'abord celui d'Arnauld, qu'il réfute, puis celui de Malebranche, qu'il adopte, sauf en quelques détails. Il distingue la perception de l'idée, objet intérieur de nos pensées, et soutient que nous voyons tout en Dieu. De là sa foi à ces vérités absolues et à une raison souveraine dont il s'est fait le champion contre Arnauld.

Mais s'il admet le gros de la vision en Dieu, il avoue qu'il éprouve quelques difficultés à l'égard des détails. Il s'agirait d'abord de savoir si effectivement nous avons les idées des créatures et des ouvrages de Dieu, avant de se battre sur la question de savoir comment nous les voyons en Dieu. Or, à l'exception des corps en général, ou de l'étendue, il croit que nous n'avons aucune vraie idée des ouvrages de Dieu, que nous ne savons pas d'un corps particulier ce qui le distingue précisément d'un autre, que nous ne connaissons notre esprit que confusément, et celui des autres par pure conjecture. Ainsi, selon Lamy, tous ces ouvrages de Dieu dont nous aurions les idées, se réduiraient à la seule idée de l'étendue, laquelle, il est vrai, enferme les idées de toutes les figures possibles, mais sans que nous puissions savoir si elles correspondent à quelque chose de réel. Selon Timandre, un des deux interlocuteurs, ce serait là une connaissance plus curieuse qu'utile. Arsile, il est vrai, le reprend de traiter légèrement une connaissance par laquelle nous apprenons que, comme êtres pensants, nous sommes perpétuellement enlevés dans un autre monde que celui qu'habite notre corps, dans un palais enchanté d'idées. Timandre objecte que ce n'est pas faire agir Dieu de la manière la plus simple, parce que ce palais enchanté

dépendant des ébranlements du cerveau de chacun, sera différent pour tout le monde, plus beau pour l'un que pour l'autre, suivant les idées qui lui auront été représentées à l'occasion des ébranlements de son cerveau. « Voilà donc, s'écrie-t-il ironiquement, la question de la pluralité des mondes absolument terminée, on ne pouvait pas souhaiter de voir cette pluralité poussée à un plus grand excès. »

Mais, de cette première difficulté au sujet de la vue des idées des créatures en Dieu, il en voit naître encore une seconde. Comment expliquer que nous voyons en Dieu les vérités immuables, si ces vérités ne sont que des rapports entre les idées, et si nous n'avons nulle vraie idée des ouvrages de Dieu? Si nous n'avons d'idée claire ni de l'âme, ni du corps, comment connaissons-nous clairement que l'âme est préférable au corps? Ainsi, en admettant les principes de la vision en Dieu, en demeurant fidèle à cette doctrine que, pour consulter la vérité souveraine, il faut s'élever jusqu'à Dieu, Lamy n'ose rien décider sur le mode de la connaissance des choses particulières. Voici, d'ailleurs, sa conclusion : « Je me retranche à tenir le fond de la chose, sans en connaître la manière. Je ne suis pas plus savant que saint Augustin. Je suis avec lui très-persuadé que ce n'est que dans une nature universelle et immuable qu'on voit ces grandes vérités, pour le comment, le *quomodo*, je confesse mon ignorance. » En résumé, les *Premiers Éléments*, sont supérieurs à la *Connaissance de soi-même*, et peuvent être rangés parmi les meilleurs et les plus agréables résumés de la philosophie de Descartes et de Malebranche.

À l'instigation de Bossuet et de Fénelon, Lamy a publié une réfutation de Spinoza (1). Il suit d'abord la méthode commune, puis la méthode géométrique, à l'adresse, dit-il, des libertins spirituels qui se piquent d'exactitude et de raison. Il dit du Dieu de Spinoza : « Si cela peut s'appeler recon-

(1) *Nouvel Athéisme renversé, ou Réfutation du système de Spinoza, tirée pour la plupart de la connaissance de la nature de l'homme*, in-12, 1706.